

A propos du don que Paul reçoit des Philippiens

Les pages qui suivent sont la traduction d'un article recensant le livre *Paul's Gift from Philippi : Conventions of Gift Exchange and Christian Giving* de G.W. Peterman (Cambridge : Cambridge University Press, 1997). L'article, rédigé par David E. Garland, a paru en anglais dans le *Journal of Biblical Literature* (1999 118:3, p. 562-565); notre reconnaissance va aux éditeurs du JBL pour l'autorisation de le publier dans Le Sycomore, et à René Péter-Contesse pour la traduction française.

Nous pensons que cet article intéressera nos lecteurs parce qu'il illustre de manière concise plusieurs dimensions du contexte, ou du cadre d'interprétation, dont les traducteurs doivent tenir compte lorsqu'ils veulent communiquer le message de l'Écriture Sainte : le contexte culturel, le contexte social, les expériences et perspectives personnelles de l'auteur, et le contexte religieux et scripturaire dans lequel celui-ci a écrit. Au-delà du contexte l'auteur dans toute sa complexité, les traducteurs doivent également prendre en considération les contextes dans lesquels ils évoluent eux-mêmes, et ceux dans lesquels évoluent leurs futurs lecteurs. De quelle manière leur propre situation socioculturelle, leurs expériences et leur compréhension de l'Écriture vont-elles influencer leur interprétation du texte biblique ?

En Phil 4.10-20, Paul semble n'accepter qu'avec une certaine réticence le don des Philippiens ; ce langage a troublé plus d'un commentateur. On ne trouve dans ce passage aucune tournure exprimant de manière directe des remerciements, de sorte que la réaction de Paul, apparemment embarrassée, a été ressentie par plusieurs exégètes comme particulièrement peu gracieuse et a pu être qualifiée de « thankless thanks » (« remerciements dénués de reconnaissance »). Certains avancent que Paul se sent rabaissé quand il reçoit de l'argent, et que donc, agacé par le don des Philippiens, il recourt à des euphémismes pour en parler. C.H. Dodd, cherchant à saisir la pensée de Paul, propose l'interprétation psychologique d'un Paul haïssant l'argent : « Il ne se résout qu'à grande-peine à reconnaître que cet argent a été le bienvenu et il camoufle son embarras en alignant des termes techniques du monde des affaires, comme pour faire croire qu'il s'agit d'une transaction purement commerciale. » D'autres prétendent que Paul réprimande avec douceur les Philippiens, parce que par leur don ils auraient enfreint l'engagement de ne pas intervenir en sa faveur, alors que lui, Paul, tenait à son indépendance économique (un point de vue étonnant, puisque Paul les loue « de ce que votre intérêt pour moi ait enfin pu reflourir » [TOB], après une interruption de quelques années). D'autres encore relèvent que, de manière surprenante, Paul ne fait allusion à ce cadeau que tout à la fin de sa lettre ; ils suggèrent que ce paragraphe aurait pu constituer une brève missive de « remerciements » envoyée séparément et qui aurait été

rattachée à d'autres lettres destinées aux Philippiens par un éditeur ultérieur.

Ces explications méconnaissent une réalité importante : ce que le

Ce que le monde occidental moderne considère comme la manière correcte d'exprimer de la reconnaissance lors de la réception de cadeaux ne correspond pas à ce qui était jugé correct dans le monde méditerranéen du premier siècle de notre ère.

monde occidental moderne considère comme la manière correcte d'exprimer de la reconnaissance lors de la réception de cadeaux ne correspond pas à ce qui était jugé correct dans le monde méditerranéen du premier siècle de notre ère. Selon les critères de bienséance d'aujourd'hui, la réaction de Paul peut ressembler à celle d'un rustre. Mais les théories élaborées sur la base de nos propres conventions sociales actuelles nous conduisent bien trop souvent à une compréhension faussée des textes du premier siècle.

Plusieurs auteurs se sont fourvoyés dans leurs explications relatives à la place de ce paragraphe dans la lettre ou à la nature des « remerciements » de Paul, tout simplement parce qu'ils n'ont pas su prendre en compte le cadre sociologique d'amitié dans lequel ces

lignes ont été écrites. Le travail de Peterman ... cherche à corriger cette erreur de perspective... Peterman enracine son étude du texte dans le contexte social, examinant avec le plus grand soin les obligations sociales typiques et profondément ancrées relatives aux échanges de cadeaux, pour appliquer ensuite ses découvertes au texte néo-testamentaire. L'examen de ces conventions culturelles révèle que Paul exprime sa reconnaissance d'une manière qui correspond au cadre sociologique dans lequel il vivait, avec toutefois une adaptation des règles d'échange et de réciprocité sociale au message de l'Évangile.

Peterman relève que Paul doit avoir été fortement influencé tant par les Écritures que par les normes sociales ambiantes ; il commence donc sagement par examiner ce que disent l'Ancien Testament et la littérature juive extra-biblique à propos de « donner » et « recevoir ». Cette enquête fournit l'occasion d'une comparaison et d'un contraste avec les coutumes gréco-romaines. Les textes didactiques de l'AT indiquent clairement que les relations entre le donneur et le receveur impliquent également Dieu, et que par conséquent elles sont perçues non comme bipolaires, mais comme triangulaires. « Donner » est encouragé comme un comportement méritoire que Dieu récompensera. Par contre les textes juifs tardifs (le

Siracide, Philon, Flavius Josèphe) se rapprochent davantage de la pensée gréco-romaine selon laquelle celui qui reçoit un bienfait doit le rendre d'une manière ou d'une autre, et celui qui donne peut légitimement attendre quelque chose en retour. L'examen auquel Peterman s'est livré à propos de « donner » et « recevoir » dans la littérature juive est particulièrement important du fait que Paul ne suit pas toujours les sentiers battus des coutumes sociales. Cela fournit un précieux arrière-plan pour comprendre l'image de Paul (4.18) décrivant le don des Philippiens comme un « parfum de bonne odeur, sacrifice agréé et qui plaît à Dieu » [TOB]. Il en découle que le lien entre eux est triangulaire, parce que Dieu récompensera lui-même les Philippiens dans la mesure où Paul n'est pas en position de le faire.

Le troisième chapitre étudie le fait de « donner » et « recevoir » dans le monde gréco-romain et cherche à voir comment fonctionnaient les conventions réglant l'interaction sociale. Le *De beneficiis* de Sénèque est le guide fondamental pour comprendre les pratiques sociales liées à l'échange de cadeaux, et d'autres textes, littéraires ou non, servent simplement à compléter ou appuyer les thèmes abordés dans le texte de Sénèque. Le principe de compensation sociale dictait les rapports : celui qui recevait un cadeau ou un bienfait était dans l'obligation de rendre la pareille. Les cadeaux et les faveurs ne pouvaient donc pas être reçus comme allant de soi ; au contraire, ils plaçaient le bénéficiaire face à de sérieuses obligations. « Donner » était le fondement de toute amitié entre individus ou entre un individu et un groupe, et accorder des bienfaits visait à obtenir des « remerciements ». Le destinataire devenait un débiteur et devait exprimer sa gratitude par une sorte de « remboursement ». L'idée de récompense divine accordée au donneur est totalement absente. En conséquence, les bienfaiteurs donnaient habituellement à ceux qu'ils jugeaient dignes de recevoir quelque chose et capables de rendre la pareille.

Quand il y avait une disparité dans l'échange, le donneur gagnait une position privilégiée de supérieur alors que le destinataire descendait d'un cran dans l'échelle sociale. Recevoir un cadeau pouvait donc placer une personne sous une pression sociale et financière considérable. Celui qui n'était pas en mesure de rendre la pareille était tenu de manifester sa gratitude en accordant honneur et louange à son bienfaiteur, en plus des remerciements en paroles. La reconnaissance envers un supérieur était le plus souvent exprimée en proclamant l'affection et la bienveillance du donneur et en manifestant l'attitude de quelqu'un qui est redevable d'un bienfait. Par contre, lorsque la relation se présentait sur un pied d'égalité, exprimer des remerciements en paroles était jugé inapproprié. Peterman

cite... [une lettre écrite] en 58 après J.C. qui est la parfaite démonstration de cette convention. Dans cette lettre, un certain Chaïras écrit à un ami que de grandes démonstrations de gratitude ne sont pas nécessaires entre amis, et que prononcer des paroles de remerciements n'est nécessaire qu'entre gens qui ne sont pas des amis. Peterman a étudié d'autres lettres sur papyrus prouvant que les remerciements en paroles ne sont attendus que « lorsque quelqu'un écrit à une personne qui lui est socialement supérieure ». Des remerciements verbaux auraient été interprétés comme une sollicitation pour des bienfaits supplémentaires. Par ses recherches sur les pratiques grecques et romaines d'échanges de cadeaux, Peterman démontre que les « remerciements dénués de reconnaissance » de Paul sont conformes au protocole ancien en vigueur entre personnes intimes. Ce qui est remarquable en Phil 4.10-20, ce n'est pas que Paul ne dise pas merci, mais c'est qu'il ne dise pas « Je vous suis redevable ».

Peterman contribue aussi à expliquer l'emploi de la terminologie commerciale dans la réaction de Paul. Des études lexicographiques avaient déjà montré que les termes grecs *dosis* et *lêm̄psis* (4.15) étaient utilisés dans le monde des affaires pour désigner des transactions commerciales, mais elles n'avaient pas du tout éclairé l'emploi que Paul en faisait. Peterman rassemble des témoignages tirés d'un plus large contexte social; par eux il montre que « donner » et « recevoir » (« un compte de doit et avoir » [TOB], « mes profits et pertes » [FC]) ont été choisis comme métaphores communes pour décrire les obligations mutuelles dans une relation d'amitié. Ce n'est pas par embarras que Paul utilise ces termes commerciaux, mais parce qu'il était naturel de les utiliser pour caractériser ce type de relation. Un autre auteur, Pilhofer (*Philippi*, vol. I), dont l'ouvrage a été publié après celui de Peterman, affirme que, sur le témoignage d'inscriptions, la tournure en question n'a rien à voir avec des relations d'amitié, mais est en rapport avec les honneurs cultuels offerts à une personne qui s'est signalée par une contribution importante. Cette divergence d'interprétation soulève la question de l'importance relative que les gens attribuent à divers témoignages. Il est clair que pour Peterman les témoignages littéraires sont plus probants pour nous aider à comprendre les conventions sociales.

Dans son quatrième chapitre, Peterman revient à l'épître aux Philippiens pour étudier le partenariat missionnaire de Paul avec les Philippiens, tel qu'il s'exprime dans les deux premiers chapitres de sa lettre. Les parallèles verbaux et conceptuels entre 1.3-11 et 4.10-20 suggèrent qu'on est en présence d'une inclusion, et Peterman y voit l'indication que Paul avait assurément l'intention de réagir à l'aide généreuse des Philippiens, bien davantage qu'on ne l'avait imaginé

jusqu'ici. Il propose de traduire les premiers mots de Paul en 1.3 par « pour chaque fois où vous vous êtes souvenus [de moi] », ce qui signifie que Paul se réfère au don des Philippiens dès le début du paragraphe où il rend grâce à Dieu, paragraphe qui détermine la ligne générale de la lettre. Il cherche à expliquer pourquoi Paul ne mentionne pas son sentiment d'être redevable envers les Philippiens en montrant que Paul donne une dimension théologique à son sentiment. Le seul lien qui unit Paul aux Philippiens vient de leur engagement commun dans le service qui transcende la réciprocité sociale. L'accent que Paul place sur leur partenariat dans l'Évangile, sur la manière dont la propagation de l'Évangile dirige sa propre vie et devrait diriger la leur également, sert à préparer sa réaction directe au cadeau dans le dernier chapitre de sa lettre. Tout comme Paul a servi les Philippiens de manière sacrificielle..., eux ont réagi de manière sacrificielle.

Le chapitre suivant aborde le paragraphe de « remerciements » de Phil 4.10-20. Dans son argumentation, Peterman considère que Paul est davantage guidé dans ses « remerciements » par les présupposés chrétiens qui ont leur source dans l'AT que par les conventions sociales gréco-romaines. Les études qui interprètent sa réaction uniquement en fonction des catégories sociales et des conventions littéraires se trompent en négligeant la faculté de Paul de remodeler les coutumes sociales dans son univers théologique. Pour Paul, l'Évangile englobe toute la réalité, y

Pour Paul, l'Évangile englobe toute la réalité, y compris l'amitié, et la façon.

compris l'amitié, et la façon. Il veut être sûr que son acceptation du don n'est pas mal interprétée ; il recourt donc aux catégories théologiques pour éviter toute méprise possible dérivant de la compréhension gréco-romaine des échanges de dons, et pour créer une nouvelle attitude à l'égard des cadeaux qui soit mieux en accord avec la mentalité chrétienne. Plutôt que de se présenter comme socialement redevable, Paul loue les Philippiens pour leur maturité chrétienne, affirme que le fait de donner est pour

eux source de bienfaits spirituels, et que Dieu (et non pas lui, Paul) les récompensera. Dans ses remarques de conclusion de la lettre, Paul n'exprime pas tant sa gratitude, mais plutôt donne des instructions sur ce « qu'un tel partage signifie pour la vie de la communauté chrétienne ».

Peterman étudie ensuite quelques textes choisis de 1 et 2 Corinthiens, ainsi que Rom 5.7; 15.25-31; 1 Tim 5.4 et Phm 17-19, pour montrer que Paul était parfaitement au courant des pratiques sociales, mais les acceptait ou les rejetait en fonction des situations concrètes. La priorité de l'Évangile déterminait sa manière de réagir quand les questions de

réciprocité sociale se posaient dans ses relations avec les Églises. L'étude de Peterman se termine sur des conclusions finales et des implications. Suivent trois appendices : les textes significatifs du *De beneficiis* de Sénèque ; divers exemples de l'emploi de l'expression « donner et recevoir » ; et les possibilités qu'avaient des prédicateurs itinérants et des philosophes d'être entretenus.

... Peterman n'a peut-être pas raison dans tous les détails de son exégèse ; du moins a-t-il raison au plan de sa méthodologie fondamentale lorsqu'il interprète la réaction de Paul à la lumière du contexte large de la pratique sociale de son époque. Cela vaut mieux que d'inventer des lectures basées sur des conceptions modernes ou de procéder à des études de vocabulaire qui ne tiennent pas compte de l'usage social. Bien des commentateurs, ignorant tout des conventions qui constituaient la structure complexe des relations dans l'Antiquité, se sont gravement fourvoyés dans l'interprétation de Phil 4.10-20. Peterman, par des arguments convaincants, démontre que les remerciements de Paul ne sont pas une idée qui lui est venue juste au moment de terminer sa lettre, ni une formule dépourvue de tact. L'étude de Peterman a déjà influencé le commentaire de Fee sur les Philippiens, lequel adopte et développe plusieurs des intuitions de Peterman dans son exégèse de 4.10-20. Par exemple Fee insiste sur la place que Paul a volontairement donnée à ce paragraphe à la fin de sa lettre : pour lui, les paroles finales que Paul adresse aux Philippiens, paroles de reconnaissance pour leur partenariat dans l'Évangile et dans ses propres difficultés, sont placées là pour qu'elles « continuent de résonner dans leurs oreilles ». L'étude de Peterman élargit également nos connaissances des conventions de réciprocité sociale dans le monde gréco-romain et fournit des témoignages de poids contre les arguments de ceux qui voudraient découper l'épître de Paul aux Philippiens en plusieurs lettres distinctes, envoyées à des dates différentes, et qui auraient été regroupées par un éditeur ultérieur.

—David E. Garland